



Claude Louis-Combet

Grand Siècle d'atopie

*Accompagné de dessins originaux
d'Ernest Pignon-Ernest*


Galilée

L'ÉDITION ORIGINALE DE *GRAND SIÈCLE D'ATOPIE* A ÉTÉ TIRÉE À
76 EXEMPLAIRES ACCOMPAGNÉS D'UNE ESTAMPE NUMÉRIQUE
ORIGINALE D'ERNEST PIGNON-ERNEST, SIGNÉE ET NUMÉROTÉE :
60 EXEMPLAIRES DE 1 À 60, 8 EXEMPLAIRES D'ARTISTE MARQUÉS DE
E.A. I À E.A. VIII, PLUS 8 EXEMPLAIRES HORS-COMMERCE MARQUÉS
DE H.-C. I À H.-C. VIII.

© 2009, ÉDITIONS GALILÉE, 9, rue Linné, 75005 Paris.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement
ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français
d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

ISBN 978-2-7186-0790-0 ISSN 0223-7083

Préambule

I

Le mouvement qui m'a poussé, un peu avant 1980, à relire les auteurs spirituels de la tradition chrétienne, puis à en publier quelques-uns, du XVII^e siècle surtout, lorsque la chance m'en fut donnée, trouve son origine dans ma propre adolescence cléricale. Ce fut comme un jusant nécessaire, enthousiaste et libérateur, après un long temps de reflux, au cours duquel tant de valeurs qui avaient nourri l'esprit de ma première jeunesse s'étaient retirées, s'étaient estompées dans la négligence et l'oubli jusqu'au point où le vertige du vide devenait le sentiment majeur de l'âme séparée et scindée. L'approfondissement spirituel et esthétique de la vacuité m'apportait un semblant d'unité dont, peut-être, j'aurais pu traverser l'illusion, pour venir à la rencontre d'une vraie lumière, si je m'étais appliqué plus longuement et plus sérieusement au message du bouddhisme. J'étais sur le point d'éprouver la nécessité d'une telle orientation dans mon cheminement (ex Oriente lux, c'était bien alors l'horizon, je ne dirai pas de ma pensée, mais du moins de quelques intuitions auxquelles je croyais) lorsque sous la pression d'un désir hautement fantasmatique, je

rompis avec les séductions de l'Extrême-Orient pour m'attacher d'abord à la spiritualité de l'Orient chrétien et me fixer enfin dans ce que je pourrais appeler les expériences et doctrines de l'Extrême-Occident catholique (cela énoncé sans aucune connotation d'ordre politique). La motivation qui me poussait sur cette voie était essentiellement psychologique et n'avait rien à voir avec l'espoir de ranimer dans mon esprit la foi religieuse définitivement morte. Simple-ment j'étais travaillé au-dedans, et depuis que j'écrivais, par la réactualisation d'un véritable archétype mythologique, au sens où C. G. Jung en parlait lorsqu'il évoquait le réveil de Wotan dans la conscience germanique. Ce qui se produisait en moi, c'était le réveil de l'Androgyne – d'abord très obscurément et inconsciemment pendant la longue période de gestation d'*Infernaux Paluds* (1970) et plus clairement et avec plus de maîtrise esthétique dans les ouvrages qui suivirent : *Miroir de Léda*, *Tsé-Tsé*, *Voyage au centre de la ville*, *Mémoire de Bouche*. La figure tutélaire – inspiratrice et aspiratrice – de l'Androgyne s'était profilée en moi dans l'épaisseur profonde des rêves, rêveries et émotions en relation avec la quête d'éros selon sa polarité incestueuse maternelle, et cela dans le clair-obscur de la doctrine platonicienne de l'amour. Le fusionnement du masculin et du féminin jusqu'à la création, pour un éphémère instant, d'une entité extatique par-delà l'homme et la femme, par-delà l'individualité des amants, me paraissait l'expérience la plus fondamentalement susceptible de donner un sens à l'amour et, par là, peut-être, de dépasser la culpabilité inhérente au sexe et à la jouissance. Et sans explicitement me poser de questions sur ce point, il me semblait aussi que l'approximation de l'état androgynique, dans l'accomplissement du désir, était aussi l'expérience profane la plus

voisine de l'expérience mystique. Or voici que, au cours de l'année 1977, la lecture des Récits d'un pèlerin russe, entreprise à un moment où j'étais particulièrement fasciné par les pratiques d'errance et de vagabondage (autant que je l'étais, par ailleurs, par celles de la clôture et de l'immobilité), me mit en présence de la légende de sainte Marina, dans laquelle je perçus aussitôt, et dans une manière d'éblouissement psychique, la matière qui pourrait me servir à illustrer, au plus juste, l'originalité et la toute-puissance du fantasme androgynique qui m'habitait. La préparation à la rédaction de Marinus et Marina m'amena à lire quelques textes spirituels anciens et ce fut le commencement de ce qui allait prendre peu à peu l'allure d'une véritable passion. Un champ immense, inépuisable, de culture et d'écriture s'ouvrait en exutoire à la pression déferlante du désir et de son image – image d'union et d'unité, de confusion organique et de participation essentielle, d'essor émotionnel et d'accomplissement existentiel. Les affres obsédantes de la sensualité traquaient leur proie imaginaire sur le terrain de la poésie mystique, des spéculations spirituelles et des légendes hagiographiques. La lecture, chez moi, a toujours eu affaire au corps et parfois jusqu'à la lassitude et à l'assoupissement. Mais ici, l'attente, en ses ramifications charnelles, résistait jouissivement à la lenteur des mélopées, à la répétitivité, à la fadeur, à la mièvrerie, à la stéréotypie de bon nombre de textes. Pas la moindre étincelle de foi religieuse ne fusait dans mon esprit. Il arrivait seulement que j'étais saisi de mélancolie à la pensée que toute cette littérature me venait de l'outre-tombe de mes expériences, adhésions et enthousiasmes de jeunesse. La persévérance de ma lecture prenait alors le sens d'une fidélité au souvenir et d'une régression dans l'insurmontable absence. Par là,

j'étais tenu à ce qui s'imposait, au fond de moi-même, comme l'essentiel : la béance d'une déchirure dont je me refusais d'envisager la possible réparation. La cruauté que j'avais exercée sur moi-même en m'exilant de la croyance et de la présence se devait de rester vive. La fréquentation des textes spirituels avait la vertu de me faire mal. C'était une forme très subtile du supplice de Tantale, me présentant, en une proximité hors de saisie, toute la richesse de ce que j'avais perdu. Et dès lors, face à la privation sans recours, je pouvais impunément engager en contrepartie et comme en écho, en reflet brûlant, amoureux et douloureux, la lame tortueuse de mon inassouvissement. C'est ainsi que les mythobiographies, d'inspiration hagiographique, Marinus et Marina, Mère des Croyants, L'Âge de Rose, Les Errances Druon, naquirent de la nécessité, en moi, d'allier, en une forme très particulière de récit, sur fond de deuil sans espérance, le souvenir nostalgique de mes aspirations spirituelles et le flux inaltéré du désir. Sur un mode en quelque sorte magique et hallucinatoire, par la grâce de l'imagination mais aussi pour le désespoir de l'existence, je mettais en place le mirage de l'unité du charnel et du spirituel, de l'érotique et de la mystique. J'adhérais au récit et le récit me renvoyait à moi-même, mais c'était toujours pour marquer la différence, la séparation, la distance. Je n'ai jamais été dupe de mon écriture. Et c'est là ce qui m'a toujours retenu de paraître. Aux racines de l'art, en tout cas de l'écriture, je place absence, culpabilité, indignité. Il n'y a pas de quoi faire le beau sur la scène.